Lieutenant F. GUIGUES

19e Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique



COLDITZ 1941-1943



Souvenirs personnels

accompagnés

d'un document inédit

GROUPE DES ÉVADÉS ANCIENS DE COLDITZ

NOTE PRÉLIMINAIRE

Le Capitaine Eggers avait sollicité, depuis une douzaine d'années, un certain nombre d'anciens de Colditz pour réunir un faisceau d'informations susceptibles d'étoffer un bouquin qu'il projetait d'écrire.

Il m'a adressé une lettre personnelle le 9 février 1970. Je n'ai pas jugé utile de lui répondre, mais lors de notre réunion parisienne de mai 1970, j'ai fait part aux Camarades présents d'un projet de transaction qui nous permettrait peut-être de connaître exactement les circonstances dans lesquelles Arthur avait été découvert. (Eggers m'avait dit qu'il avait en sa possession « son journal » qui comportait une vingtaine de cahiers d'écolier !) Ce projet ayant été approuvé par certains d'entre nous, j'ai proposé à Eggers (qui a fini par l'admettre après pas mal d'hésitations) le pacte suivant :

« *Vous me décrivez les circonstances exactes de la découverte d'Arthur, en contre-partie, je vous* « *raconte quelques anecdotes pour votre bouquin.* »

J'ai rendu visite à Eggers à Ludwigshafen en juillet 1970.

Il a ouvert son journal à la date du 16-12-1942 (soit le lendemain de la capture d'Arthur) et lu son texte en le lardant de nombreux commentaires.

Eggers m'a adressé ensuite une traduction de ce texte dans lequel figurait le nom du traître. Il était mentionné que le secret devait être gardé jusqu'à l'an 2000.

Je lui ai alors fait retour d'une photocopie du texte en lui demandant de censurer ce qu'il jugeait utile afin qu'en supprimant la clause relative au secret, il me soit possible d'en informer mes Camarades.

C'est ce texte censuré par Eggers que vous trouverez ci-joint.

Pour que les choses soient bien nettes, j'ai réuni dans une petite reliure toute la correspondance relative à cette affaire et l'ai adressée à notre Camarade Duquet estimant que ce dossier ne pouvait être placé en de meilleures mains.

C'est alors qu'il a eu l'idée de faire faire un tirage de ce qu'il a appelé « mes mémoires » pour que chacun de nous puisse en posséder un exemplaire.

J'ai bien entendu accepté l'idée de Duquet. Je regrette cependant d'avoir dicté mon récit au lieu de l'écrire ...., mais j'espère beaucoup de votre indulgenee.

F. GUIGUES.

Aix-en-Provence, le 18 août 1971

Dr. Reinhold Eggers. Ancien Hauptmann der Reserve. Colditz 1940-1945.

Extrait du journal. Colditz 16-12-1942

«*Hier un grand jour de bataille!* Un français soldat m'avait offert (il y a quelques semaines) de me trahir l'endroit du secret appareil radio au prix de l'assurance de sa libération. Le Commando Général à Dresden refusa la proposition, l'OKW l'accepta, sous deux conditions : 1°) L'appareil doit être trouvé par les indications du PDG. 2°) L'appareil doit être dans l'état de marcher. Le traître motiva son action par le motif suivant : 1°) il soit un adhérent de la coopération franco-allemande, pour laquelle il voudrait travailler après sa libération; 2°) Les officiers français dans ce camp soient anglophiles, contre la collaboration franco-allemande, et pour ça ses adversaires. Pour pouvoir le parler sans des témoins je lui ordonnai, de me montrer l'éclairage d'alarme pour contrôle et de recevoir une deuxième lanterne. Il m'y communiqua, qu'un appareil radio soit installé à la chambre 305 dans la Kellerhaus. Il y avait là une carte d'Afrique paintue sur le mur. L'appareil soit probablement installé derrière la section de la Tunisie. L'appareil y était arrivé dans un colis de la France. Un officier ait détourné le colis de la chambre de poste avant l'examination. D'abord l'officier ait dévissé la serrure Zeiss-Icon pendant la distribution normale des colis, pris une copie des parts et remis la serrure. Les autres officiers se soient plantés dans une manière que les contrôleurs des paquets ne pouvaient pas observer ces manipulations. Ensuite l'officier ait fabriqué une fausse clé. L'arrivée du colis lui fut annoncée (probablement par code dans une lettre ou par le Lt Jung qui se rendait tous les jours à la poste pour supporter les Allemands). Le destinataire le Lt français Guigues, soit alors pénétré dans la chambre de poste pendant la pause de midi, devant les yeux de la sentinelle, au moyen de sa fausse clé. On avait détourné l'attention de la sentinelle dans la cour par des combats sportifs. Guigues avait saisi le colis, l'a donné à ses camarades plantés déjà derrière une autre porte que le Lt Guigues eut ouverte d'intérieur par une fausse clé aussi. Ensuite il s'est rendu retour à l'entrée officielle qu'il avait pu quitter inobservé. Il a refermé la porte conformément aux instructions. Cela se passa il y a 5 ou 6 mois. Le traître ne savait pas comment on avait installé l'appareil. Il n'avait pas non plus vu l'appareil. Le courant était pris du normal réseau électrique. Pendant la nuit si le courant normal était bloqué, on obtenait du courant de la chambre des docteurs, parceque elle a toujours du courant. L'installation soit camouflagée très bien. La chambre 305 est habitée par deux prêtres (Jean-Jean et Congar) et 3 officiers. On peut atteindre cette chambre seulement après le passage d'un long couloir et de deux autres chambres. Nous souvent avions observé que l'on avait organisé un service d'alarme particulièrement soigneux, si un allemand s'approche. Nous croyions que l'on y travaillait pour des évasions. Pour camouflager notre entreprise de découverte de l'appareil nous résolvions d'organiser une grande fouille dans tout le quartier français (178 officiers) immédiatement après l'appel du matin je devais être en charge des chambres 302-305. L'entrée des groupes (25 soldats) pour la fouille dans la cour, ordinairement salutée par Ah! Oh! et criailler et siffler, se passa relativement bas. Quelques officiers français nous accompagnèrent comme témoins pendant la fouille, chez moi c'était Congar.

Ses yeux me semblaient inquiets. Au reste il marquait du calme. Nous ne trouvâmes rien dans les chambres. Je fis sonder les murs et du plancher, et ouvrir le dernier aux endroits soupçonneux. Après environ 2 heures j'atteindis la dernière chambre, 305. Lorsque Congar se rendit à la toilette pour quelques minutes je grimpai sur le lit sous la carte d'Afrique pour étudier exactement la section de la Tunisie : rien n'a été vu. Des petits cercles noirs, marquant les villes, bruns les montagnes, pas des indices que le mur avait été brisé et crépi de nouveau. Quelques déchirures dans le crépi, mais pas un seul bord qui indiquerait que l'on avait crépi le mur de nouveau récemment. Encore une fois le maçon sonda le mur et même fit de petits trous de contrôle dans le mur à la section de la Tunisie. Rien! déjà je commençai à douter des indications données à moi. Je fis mettre une planche à travers du lit supérieur. Maintenant le

maçon pouvait examiner la Tunisie très proche, par moyen d'un ciseau fin. Voilà : un morceau brun de la montagne la plus haute se laisse lever. Un trou d'environ 15mm fut visible, là dessous une fermeture dans la forme d'un crible dans une sorte de tuyau. Bientôt il se montra que 4 villes de la Tunisie n'étaient pas des points noirs, mais la terminaison de 4 tuyaux. Je demandai à Congar : « Qu'est ce que c'est que cela ? » Il haussa les épaules et entendit que cela soit en relation avec le réseau électrique. Alors j'ordonnai d'ouvrir soigneusement le mur le long des tuyaux. Il se montra que les tuyaux étaient plâtrés mais le mur lui-même était resté inaltéré. Les tuyaux étaient de la même longueur que le diamètre du mur : 25cm. Encore toujours je n'étai pas capable de me figurer comment l'espace creux avait été construit sans endomager la maçonnerie. Peut-être de la chambre voisine ? Je fis contrôler la partie en question du mur à l'autre côté : vieux crépi, pas endommagé, par conséquent : continuer à ciseler. Enfin un trou assez large fut achevé. On vit une planche avec des fentes dans lesquelles les tuyaux entraient. Maintenant l'arrangement du tout fut clair. Le plafond de la chambre voisine, 302, était située 40 cm plus bas. La chambre 305 était située dans un bâtiment dont la cime était construite à travers la direction de la cime du bâtiment principal auquel appartenait la chambre 302. L'appareil était placé dans le triangle formé par le toit et le lambris du grenier. L'appareil était couvert par une couverture et le tout camouflagé par des tuiles pour le cas que pendant une contrôle un soldat allemand examinerait l'espace trianguleux. L'antenne était cachée dans les fissures d'un chevron et était conduite ensuite le long de la cime. Nous ouvrîmes le toit plat de dehors et enlevâmes l'appareil après avoir photographié l'endroit. Dans la chambre 307 un atelier avec un détecteur à demi achevé fut trouvé. Chaque fois si un groupe de soldats avec du butin passa la cour, les P. D. G. l'accompagnèrent de cris. Nous nous en allâmes à 12 h. 30 avec le trophée principal couvert enveloppé dans une couverture. Les quartiers étaient libres pour les P. D. G. après la fin de la fouille. Les chambres avaient été dans un état incroyable de désordre et de saleté à notre entrée là le matin. Je rapportai au Colonel Glaesche sur la fouille. Nous étions orgueilleux quoiqu'il ne fut pas notre ingéniosité qui avait causé le succés. A 14 h. 30 capitaine Püpcke tint l'appel. Un officier Hollandais manqua ! Cela fut comme l'explosion inattendue d'une bombe.

On répéta l'appel. Le même résultat : Van der Valck-Bouman absent ! incompréhensible de quelle manière il avait pu s'évader. Tout de suite les "mous endroits" furent contrôlés — pas de trace. On supposa que l'évadé se pouvait rendre parmi la foule des soldats allemands occupés à transporter les trouvailles ou parmi les ordonnances qui avaient à décharger un wagon de pommes et de légumes pour les hollandais. Malgré l'ordre strict pour les sentinelles de demander la carte d'identité et le mot d'ordre de chacun. Peut être s'est-il caché dessous une auto ! En tout cas il était parti ! Quelle saloperie ! Je n'avait personne voulu laisser échapper ! Même aujourd'hui il n'y a pas de trace de l'évadé.

Le traître quitta aujourd'hui le château avec 15 autres ordonnances qui furent déplacés "fortuitement". Chez l'O. K. W. le kommandant fit une proposition de libération. »

Colditz Noël 1942.

L'Officier Hollandais qui était disparu le 15 Décember pendant la fouille, fut saisi près de Tuttlingen. Aujourd'hui il est retourné ici.

Cet extrait de mon journal fut lu à Monsieur Frédéric Guigues à l'occasion de sa visite à Ludwigshafen, le 21 et 22 Juin 1970. Nous sommes d'accord que le document ne doit pas causer une persécution, accusation ou condamnation du soldat. Il doit servir seulement à assurer les faits pour les participés et pour l'historien.

R. Eggers

Notes Personnelles

COLDITZ 1941 - 1943

Lieutenant F. GUIGUES

19e Bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique

Les Évadés avaient très vite compris le rôle important que pourrait jouer le local des colis dans la recherche de la liberté.....

Nous nous étions fixé pour but principal de pouvoir entrer dans le local des colis à notre convenance..... Toute l'organisation d'une extrême richesse à laquelle nous étions parvenus au moment du départ de la Compagnie Française pour le Camp de Lübeck, avait pris jour au fur et à mesure que nous découvrions de nouvelles possibilités.

Mais comment atteindre ce but ?

Tout simplement, au moins en pensée, en fabriquant la clé permettant d'ouvrir la seule serrure de la porte du local.

Cette serrure était d'un type ancien, de grandes dimensions, massive, d'une conception relevant plutôt de la ferronnerie que de la mécanique, mais les Allemands étaient parvenus à équiper ce type de serrure d'un dispositif à clé cruciforme qui la rendait inviolable.

Ce dispositif était vissé à l'intérieur de la serrure de telle sorte que son axe se confondait avec l'axe de la clé qui servait jadis à faire déplacer le pêne.

Toute la découpure pratiquée dans le métal pour permettre l'introductiou de l'ancienne clé était obstruée par une plaquette d'acier, inaccessible de l'extérieur (je veux dire du côté prisonnier.) Seule une petite clé en forme de croix (diamètre 8 mm. épaisseur des branches de la croix : 1 mm), pouvait pénétrer dans la double fente prévue à cet effet.

La clé cruciforme permettait la rotation d'un doigt métallique qui jouait exactement le rôle de l'ancienne clé, et le pêne pouvait donc être déplacé comme il convient pour ouvrir ou pour fermer la serrure.

Ce dispositif était très ingénieux parce qu'il permettait de rendre inviolable des serrures très anciennes, donc très robustes, par l'adjonction du dispositif cruciforme qui ne devait demander que quelques minutes pour être mis en place.

Avant mon arrivée au château, certains d'entre nous (Élie Vidal dit « l'Ouragan» et Robert Perrin dit « Bébert »), avaient trouvé une solution simple pour neutraliser le dispositif cruciforme ! Ils profitaient d'un instant où une porte était ouverte, pour démonter le dispositif cruciforme et ôter tous les pistons qu'il contenait. La porte pouvait s'ouvrir alors avec une simple lamelle de métal (boîte de conserve) qui était utilisée comme un tournevis.

Mais les Allemands s'étaient vite rendu compte de la supercherie, car l'introduction de la clé cruciforme ne rencontrait aucune résistance (pour la raison fort simple que le dispositif de sécurité était vidé de toute sa substance).

Ces Camarades avaient conservé un dispositif intact, récupéré je crois, sur la dernière porte de la tour des Anglais. C'est sur cet élément que j'ai pu étudier le fonctionnement.

Le procédé « cruciforme » appelle quelques commentaires pour la bonne compréhension de la suite de cet exposé.

J'ai dit précédemment que la partie tournante, dans laquelle l'on introduisait la clé permettait la rotation d'un doigt d'acier qui commandait le mouvement du pêne. Cette rotation était assurée par la clé elle-même, mais elle ne pouvait avoir lieu que si tous les « pistons » étaient dans une position bien définie qui correspondait aux encoches pratiquées sur la clé.

Le dispositif comprenait dans tous les cas six ou neuf couples de pistons d'un diamètre de 2,8 mm. (nous avions été amenés à fabriquer une règle à calcul et un pied à coulisse avec des matériaux de fortune pour mener à bien eette étude) disposés sur trois branches de la croix qui constituait le stator.

Les six ou neuf encoches pratiquées sur la clé (donc douze ou dix-huit encoches quand la commande de la serrure devait pouvoir se faire de l'un ou de l'autre côté de la serrure) avaient une profondeur telle que le plan de séparation d'un couple de pistons se situait exactement sur la périphérie du rotor c'est-à-dire, au ras du diamètre intérieur du stator.

Si l'encoche était trop profonde, le plan de séparation du couple de pistons se situait à l'intérieur du rotor et le piston supérieur, engagé dans le rotor, assurait un verrouillage du dispositif.

Au contraire, une encoche trop peu profonde faisait engager le piston inférieur à l'intérieur du stator et le verrouillage était assuré.

Il fallait donc que les encoches aient une profondeur bien définie pour un couple de pistons. Le dispositif cruciforme offre une très grande sécurité..... Une serrure à six pistons permet de réaliser un nombre de combinaisons égal à factorielle 6, soit :

$1 \times 2 \times 3 \times 4 \times 5 \times 6 = 720$

une serrure à neuf pistons :

$1 \times 2 \times 3 \times 4 \times 5 \times 6 \times 7 \times 8 \times 9 = 362.880$

Noter que ces nombres sont donnés dans le cas où l'on ne fait que permuter l'ordre des pistons !

Je me suis entraîné pendant plusieurs jours à démonter, puis à remonter la serrure. Nous avions fabriqué de petites boîtes en carton à alvéoles pour faciliter le repérage des éléments.

Au fond de chaque alvéole, un petit dessin en perspective, précisait l'emplacement exact de l'élément auquel elle était destinée. C'était indispensable pour éviter les erreurs..... et une seule erreur aurait été fatale pour notre projet.

Mes travaux pratiques terminés, je connaissais parfaitement le dispositif cruciforme ...., mais il me manquait le principal, c'est-à-dire la clé vierge dans laquelle je devais découper les encoches, et l'outillage nécessaire à l'usinage des encoches, c'est-à-dire qu'il nous manquait tout ! Je disais en plaisantant : « Si nous avions des œufs, nous ferions une omelette au rhum... seulement voilà, on n'a pas de rhum ! ».

C'est l'Ouragan qui, le premier, a eu l'idée de transformer les lames de rasoir en scies à métaux !

Il suffisait de couper le tranchant de la lame à ras du biseau avec une paire de ciseaux. Pour éviter de briser la lame, il fallait la recouvrir de sparadrap.

Le profil de la coupe était anguleux, les minuscules petites écailles d'acier qui éclataient sous la pression des ciseaux, ébréchaient le tranchant de la lame...., n'était-ce pas là la scie idéale, puisque les lames étaient en acier trempé ?

La lame ainsi apprêtée était enchassée entre deux lamelles découpées dans des boîtes de conserves. La fixation était assurée par deux petits boulons que l'on prélevait dans les interrupteurs électriques.

Il fallait naturellement beaucoup d'adresse pour arriver à se servir convenablement de cette scie de fortune, mais les moins doués d'entre nous parvenaient, après un sérieux apprentissage, à couper des barreaux d'acier carré de 20 mm de côté. (C'est ainsi que l'horloge de la Tour Française a été complètement découpée par des non-spécialistes, par exemple : Martin l'Avocat, dont le manque d'adresse était légendaire..... les aiguilles devenaient folles du fait qu'elles n'étaient plus accouplées, il avait fallu les coincer à l'intérieur pour éviter que le vent ne les fasse tourner !).

Au bout d'un certain temps, je disposais donc de l'outil principal : la scie. Quant à la lime, l'un d'entre nous m'avait donné une lime à ongle.

A l'aide de la scie, j'ai découpé la croix à branches égales dans un cylindre de fer (l'un des axes de l'horloge); un immense travail pour une toute petite chose.....

Bref, nous étions prêts pour le grand jour.....

Clé vierge, scies, lime, boîte à alvéoles, planning de travail, tout était prêt.

Pierre Boutard, mon compagnon de l'évasion de Munster avait une pince à épiler...., elle pouvait servir de précelles..... et nous avions quelques outils de prothèse dentaire que ce brave René Collet mettait à notre disposition.

Pierre Boutard avait été mon bras droit. Il avait étudié tous les mouvements. Il était en quelque sorte l'aide du Chirurgien. Il exécutait l'opération sur un seul mot « bistouri - pince - scalpel - pansement »..... ainsi qu'on le voit dans certains films où l'on opère un patient.

L'usinage devait avoir lieu dans l'une des alvéoles de la chambre Française située au-dessus de la chapelle, celle immédiatement à gauche en arrivant par la porte de l'escalier de la tour des Anglais.

Une équipe avait été entraînée pour démonter la serrure. Elle comprenait, bien entendu, Bébert et l'Ouragan et une dizaine d'entre-nous qui devaient assurer les diversions nécessaires.

J'avais décidé de ne pas intervenir dans l'opération de démontage de la serrure, pour que mes nerfs soient en bon état pour usiner la clé.

Il fallait une occasion propice.

Les Allemands nous la fournirent bien gentiment lors de la visite d'un Officier supérieur.

Bébert et l'Ouragan arrivèrent tout triomphants dans l'alvéole avec leur trophée..... et le compte à rebours commença.....

« Pince - scalpel - bistouri..... », l'une après l'autre, les six encoches furent taillées, deux dans chacune des trois branches de la croix. La butée fut ménagée dans la quatrième, chaque taille d'encoche avait été ajustée pour que le plan de séparation des deux pistons coïncide exactement avec le diamètre du rotor ; ce n'est qu'après avoir vérifié si le rotor tournait que j'entamais l'usinage des autres encoches.

En fin d'opération, la clé cruciforme introduite jusqu'à ce que l'arrêtoir atteigne la butée, permettait la rotation dans les deux sens : ouverture et fermeture. Une petite trace de margarine sur le dispositif permit d'assouplir l'introduction de la clé et la rotation du rotor.

La première manche était gagnée.....

Les Allemands ne s'étaient rendu compte de rien..... Bébert et l'Ouragan remirent tout en place..... Mais avec quelle anxiété j'attendais le moment où le « Beau Max » fermerait la porte avec sa propre clé ! Victoire..... tout se passa si vite que j'en eu le souffle coupé.

La partie était gagnée !

Nous organisâmes alors toute la cérémonie nécessaire au prélude de l'entrée dans le local des colis. Un vrai travail d'équipe !

Il ne fallait pas moins de dix-sept camarades, dont chacun avait un rôle bien défini, pour effectuer une « visite » aux colis !

Nous avions « répété » plusieurs fois tout le scénario... Je ne faisais qu'ouvrir et refermer la porte, les mains dans le dos, dans une position qui me faisait faire face à la cour du château.

Après plusieurs répétitions, tous les détails furent mis au point et nous avions alors la possibilité d'entrer dans le local des colis. Une fois à l'intérieur, je ne me souciais pas des autres portes.

Les serrures étaient du type normal et leur ouverture à l'aide de deux crochets classiques ne me tracassait absolument pas (mon passage au Bataillon d'Afrique m'avait familiarisé avec ce genre de problème).

J'étais alors dans la peau d'un enfant auquel une Fée aurait dit :

« Formules un vœu, un seul, et il sera exaucé». Mon vœu à moi c'était d'avoir des outils, des vrais..... des scies, des limes, des pinces, des burins, des tournevis. Les outils étaient à la base de tout ce que l'on pouvait imaginer. Pour le reste, on verrait après.....

Le lieutenant Fernand Couve, mon camarade artilleur que j'avais « touché » au fort de Charny au nord de Verdun au début de juin 1940 et avec lequel j'avais été fait prisonnier avait un code avec sa fiancée. Sur une lettre de 27 lignes, il arrivait à lui communiquer un texte de 7 à 8 lignes. Par ce canal, j'ai commandé à ma femme deux colis de 5 kilos d'outils. Ces derniers avaient été enfouis dans des chiffons et l'enveloppe des colis avait été constituée par un tissu noir, entièrement cousu.

Nous comptions sur le lieutenant Jung pour nous prévenir de leur arrivée. Ce brave Jung arrivait même à nous communiquer le numéro des sacs contenant les colis « dynamite »; c'est ainsi que nous appelions les colis que nous devions faire « sauter ».

L'attente dura plusieurs interminables semaines... Et puis, un jour, Jung arriva triomphant..... Le premier colis était là..... dans le sac numéro 3.

J'ai vu débarquer les sacs... j'ai vu celui qui contenait mes outils.

Nous avions déjà préparé un colis de remplacement avec un emballage récupéré... car chaque sac contenait huit colis et nous ne tenions pas à nous faire pincer aussi bêtement. La distribution devait avoir lieu le lendemain matin....., il fallait donc faire notre tentative le jour même.

Au dernier signal de l'équipe des 17, j'ouvrais la porte dans mon dos, faisais tourner la poignée avec ma main droite, ma main gauche tenant le colis de remplacement que je dissimulais tant bien que mal.

Je passais alors la clé à l'un de mes camarades car, en cas d'alerte, les Allemands ne devaient pas me prendre avec la clé sur moi, et je me trouvais dans le local.... seul.... Je repoussais la porte derrière moi... « O. K., tu peux y aller » me dit-on de l'extérieur !

Quelques minutes pour crocheter les deux portes qui me séparaient du local dans lequel étaient entreposés les sacs et je brisais les plombs du sac numéro 3. J'y retirais mon colis « Lieuteant Guigues Frédéric »... et le remplaçais par sa réplique.

Une pince à sceller les plombs était à ma portée sur le bureau du beau Max. Je m'en servais pour remettre la fermeture dans l'état où je l'avais trouvée.

J'aurais pu sortir avec mon colis, mais je voulais contrôler si la dernière porte du local, celle qui était située au bas de l'escalier Français auprès de l'infirmerie, pouvait être ouverte de l'intérieur.

Un jeu d'enfant ! Elle était bardée de deux morceaux de fer verrouillés avec des cadenas et les clés de ces derniers étaient accrochées à proximité de la porte.

J'ouvrais alors cette porte et plusieurs de mes camarades entrèrent dans le local par cette voie.

Tout l'intérieur fut inventorié. Tous les objets prohibés qui nous avaient été saisis au cours des fouilles étaient là..., nous en récupérâmes un certain nombre... Je donnais alors le signal de la retraite en confiant à Bébert le colis dynamite.

Il fallut refermer toutes les portes... Il y en avait sept en tout.

La septième était naturellement la plus importante puisque c'était celle qui donnait sur la cour et dont le dispositif cruciforme m'avait donné tant de travail. Pour faire signe à mon camarade que j'étais prêt à sortir, je glissais un petit papier sous la porte de manière à ce qu'un coin apparaisse à l'extérieur, c'était le signal. Je me tenais prêt à bondir et je fonçais quand j'entendis l'ordre rituel : « Vas-y ».

J'ouvrais, puis je refermais la porte dans mon dos en la verrouillant avec la clé que me passait le camarade qui était en faction devant la porte.

Tout s'était fort bien passé...

Il en coûta au curé Jean-Jean une bouteille de vin de messe pour fêter l'évènement.

Je nous revois encore, le trio : L'Ouragan, Bébert et Moi rendant compte au Général Le Brigant : « Mission accomplie ».

Il en fut de même pour le deuxième colis de cinq kilos d'outils... Nous étions riches... Les Français étaient les plus riches du Schloss...

Quand nous eûmes conscience que la manœuvre d'entrée dans le local des colis, ne posait plus aucun problème, les commandes de postes de radio, et d'objets clandestins, passés par code, battirent son plein ..

J'arrivais à peine à étaler, tant il y avait de colis à faire « sauter » ! Je n'osais pas laisser ma place à un autre, car si l'ouverture de la première porte s'effectuait avec facilité, puisque nous possédions la clé, il n'en était pas de même pour les portes intérieures qu'il fallait crocheter une à une... et disons que j'avais le doigté !

Par ailleurs, la plupart des colis dynamite arrivaient à mon nom, car il était plus logique de limiter les risques à une seule personne...

Un jour nous eûmes une alerte très chaude... Nous étions plusieurs officiers dans le local des colis quand nos camarades, qui observaient l'extérieur, nous signalèrent que l'équipe des colis arrivait: Tous les officiers ont quitté le local par la porte N° 7.. mais il m'a fallu rester enfermé, pour verrouiller toutes les portes, mettre de l'ordre dans les sacs et ressortir par la porte N° 1, c'est-à-dire, par celle où les Allemands devaient arriver... J'ai eu une drôle de frousse... mais au fond j'étais confiant parce que je savais que mes camarades qui étaient à l'extérieur feraient tout ce qu'il fallait faire pour intercepter les Allemands et les retarder, ce qui fait que mon mérite est tout de même assez limité.

Et puis, il y eut l'affaire du chat qui avait failli faire tout rater. Une histoire idiote qui eut de bien fâcheux prolongements.

Au cours d'une opération de subtilisation des colis, je trouvais un chat dans le premier local... la bête apeurée s'enfuit dans le deuxième local, puis dans le troisième... et il ne me fut pas possible, en quittant les lieux de faire revenir ce maudit chat dans le premier local !

Le chat était une chatte... Ses petits étaient dans le premier local et la surprise des Allemands n'eut pas de borne, quand ils trouvèrent le surlendemain, les chatons morts et la mère enfermée dans une autre pièce...

Cette constatation déclancha une fouille générale du quartier français. Nous perdîmes du linge civil, des marks, des cartes, des faux papiers...
et en outre :

les clés des cadenas de la septième porte furent emportées par l'équipe de distribution des colis ;

une deuxième serrure cruciforme vint doubler la première.

Dès lors, j'ai exécuté la deuxième clé dans les mêmes conditions que la première fois, mais avec de vrais outils, et je ressortais du local avec les colis, par la première porte puisque la septième était condamnée.

Je me souviens d'une fois, où la peur m'a vraiment tenaillé les entrailles ! J'étais entré chercher deux colis dynamite, et j'attendais à l'intérieur, derrière la porte, le « feu vert » pour sortir... Attente vaine. Un officier Anglais avait été pris dans un endroit interdit et il s'en était suivi un appel spécial, excessivement rapide. Dans ces circonstances le poste de garde envahissait la cour, les escaliers, les chambres des différents quartiers, pour faire hâter le rassemblement. Vu sous notre angle, le problème était différent, car nous avions intérêt à faire traîner l'appel, d'abord dans le but de « contrer » l'Allemand, ensuite et surtout pour permettre à nos camarades qui travaillaient un peu partout dans le Schloss, de réintégrer leur quartier après avoir camouflé leurs travaux et faire un brin de toilette avant de se présenter à l'appel.

Le rassemblement prenait corps. Des dizaines d'Allemands l'arme à la main, étaient dispersés dans la cour... et le camarade qui devait me donner le signal de sortie, l'Ouragan bien entendu, maugréait à haute et intelligible voix : « Rien à faire pour le faire sortir dans ces conditions, ce serait du suicide »

Pas très rassuré, j'écoutais, tous mes nerfs tendus, et j'imaginais le moment où les rangs seraient complètement formés pour l'appel. Je décidais de jouer le grand jeu. Je déchirais les emballages des deux colis pour faire croire qu'ils avaient été ouverts et je sortais sans précipitation en tirant la porte derrière moi, comme si je sortais d'une distribution normale de colis ! Sans précipitation, sans me retourner, je gagnais l'escalier français... qu'ils m'ont paru interminables les quelques mètres à parcourir entre la porte des colis et l'escalier français ! Le fait avait paru tellement normal qu'il était passé inaperçu...

Après l'appel j'étais revenu fermer les serrures.

J'ignore à la suite de quelles circonstances les Allemands décidèrent d'installer un dispositif de sécurité électrique sur les serrures des colis, mais ce dont je suis sûr, c'est que leur installation n'était pas terminée le 1[er] mai 1942, En voici les raisons :

De nouveaux évadés étaient venus renforcer la compagnie française et parmi eux, deux jeunes Gadzarts, Yves Demarchelier dit « Le Petit », qui était de la même promotion que la mienne mais de l'école de Lille, et Robert Lalue dit « Le Conscrit » de l'école de Cluny, de deux ans plus jeune que nous.

Ces deux êtres étaient extraordinairement doués et si l'on ajoute à cela qu'ils avaient des tripes à toute épreuve, on comprendra quelle riche équipe nous formions à tous trois.

L'Ouragan et Bébert étaient toujours aussi actifs et dévoués certes, mais ils n'avaient pas l'habileté manuelle des deux autres, car dans nos écoles d'ingénieurs d'Arts et Métiers, les travaux d'ateliers duraient trois ans à raison de vingt-cinq heures par semaine... et ceci explique cela...

Nous étions trois inséparables... et le seul fait de nous voir réunis laissait prévoir un mauvais coup en gestation. Le service de surveillance m'avait signalé des bruits suspects qui avaient été perçus la nuit dans la région des colis. Pendant vingt heures par jour, nous observions et essayions de deviner ce qui se tramait... Quand, un beau matin, la porte des colis se trouva entrouverte alors qu'il n'y avait pas de distribution de colis en cours... Personnellement je lorgnais une pince universelle qui était près du chambranle de la porte mais mon attention fut attirée par une rondelle brillante en cuivre, qui avait été insérée entre les deux parties du gond inférieur... J'abandonnais mon projet de subtiliser la pince et attendais la prochaine distribution de colis pour voir ce qui se passait à l'intérieur...

Je découvris alors que les serrures étaient munies d'un dispositif d'alarme électrique .. Les fils conducteurs étaient constitués par des feuillards d'acier qui tapissaient l'intérieur de la porte et une auréole de plâtre humide permettait de suivre dans le mur le tracé des fils... Cette auréole se terminait à l'entrée du local de la Radioscopie, où les colis douteux étaient soigneusement examinés aux rayons X.

Le Général Le Brigant a décrit en détail dans son livre « *Les Indomptables* » la façon dont nous nous sommes rendus maîtres de la situation.

Bref, nous avions intercepté l'installation Allemande avant qu'elle ne fut terminée, l'ultime branchement qui avait été effectué dans le local des Rayons X avait eu lieu le 1er mai 1942, le jour du départ du Général Le Bleu, le jour de la Saint-Philippe.

Le « Petit » était entré avec moi... Il nous avait fallu trois heures pour effectuer le travail, et le « Conscrit » assurait la liaison à l'étage supérieur.

Une fois de plus nous rendions compte au Général « Le Brigant » et à mon grand ami le Commandant Cazabat, « Mission accomplie ».

Le curé Jean-Jean une fois de plus immola une belle bouteille de vin de messe.

Ainsi qu'il est précisé dans « *Les Indomptables* » j'avais prévu la double possibilité :

— alarme à fermeture de circuit,

— alarme à ouverture de circuit.

Je me suis félicité par la suite d'avoir prévu les deux solutions. Surtout le jour, où l'un de nos camarades Anglais, costaud en diable, boxant comme un professionnel, mais traversant une crise de cafard se mit en tête de crocheter les serrures des colis avec un fil de fer !

Je me précipitais sur le Capitaine Dick Howe, Chef des évasions de la Compagnie Anglaise, pour lui demander de faire cesser ce jeu dangereux... Je ne tenais pas, en effet, à usiner de nouvelles clefs... J'en connaissais trop la difficulté. Après quelques tentatives, il s'est avéré que l'Anglais n'était pas décidé à abandonner son projet... Je disais alors à Dick Howe : « Ou vous l'enlevez, ou je vous le fais embarquer dans la minute qui suit »... « O. K. » me répondit Dick Howe.

Je faisais signe alors au « Conscrit », qui m'observais d'une fenêtre du premier étage du quartier Français, de manœuvrer le second interrupteur afin de donner l'alarme...

Ça n'a pas traîné... Quelques secondes après, tout le poste de police envahissait la cour, casque en bataille, débraillés, et kidnappaient littéralement l'Anglais !

L'accès aux colis nous permit de disposer de mille choses interdites : poste de radio, adresses de passeurs, cartes, marks, armes, teinture, faux papiers, alcools... que me faisait parvenir Madame Guigues, dans des bidons de deux litres d'huile de voiture. Un seul nom sur le

bidon « Olazur ». On ne disait pas : « On boit un verre d'alcool », on disait : « On prend un coup d'Olazur », (à noter en passant qu'avant de disposer d'Olazur, j'avais fabriqué un apéritif alcoolisé d'une formule originale, minutieusement mise au point :

— Essence à briquet Ulbrica, achetée à l'Evidentz;
— Alcool à brûler en provenance de l'infirmerie;
— Eau de Cologne, reçue dans les colis (sauf celle d'Orsay qui faisait mousser la mixture !);
— Saccharine distribuée gracieusement par nos gardiens;
— Acide acétyl salycilique (aspirine) en provenance de l'infirmerie.

Les deux derniers composants, servaient l'un à atténuer l'amertume, l'autre à limiter les terribles maux de têtes qui se manifestaient dès l'ingestion de la mixture. Inutile de préciser, qu'étant donné sa composition, ce breuvage n'était pas à la portée d'un quelconque individu. . . .

Notre organisation fonctionnait à merveille. . mais je craignais toujours une mauvaise surprise (celle qui me hantait était de me trouver nez à nez dans le local, avec l'un de mes gardiens armé jusqu'aux dents. . . Je sais que dans ce cas là je n'aurais pas fait de vieux os.)

Je disais toujours à mes coéquipiers :

« Il faut toujours être en avance d'une astuce sur les boches, de façon à avoir rapidement la parade » (1).

J'étudiais donc plus profondément encore de nouvelles solutions complémentaires. Je citerais les trois principales, qui se sont avérées excellentes par la suite.

1. — Quand un colis avait été soigneusement examiné par nos gardiens, nous pouvions soit récupérer sur le champ les boîtes de conserves, après qu'elles aient été ouvertes bien entendu, soit les laisser en dépôt.

   Dans ce dernier cas, on nous permettait de lire le contenu sur l'étiquette. A ce stade de la distribution le panneau à guillotine qui séparait le fouilleur de l'évadé, était verrouillé en position d'ouverture (ce système permettait d'éviter le coup de main sur le colis en cours d'ouverture). Pour pouvoir lire l'étiquette appliquée sur les conserves « maison » on pouvait prendre la boîte en main.

   Je préparais à l'avance, une boîte identique à celle que je voulais subtiliser. Je la remplissais avec des épinards de la cuisine, (des épluchures de rutabaga. . .) et puis on pissait dedans. Le « Petit » soudait le couvercle (je vous ai dit que nous étions parfaitement équipés) et collait l'étiquette récupérée sur la boîte précédente. Le texte était toujours le même : « Marcassin en Sauce » en boîte de 1 kilo.

   La boîte de Marcassin était une boîte à « faire sauter », donc dans notre langage, une boîte « dynamite ».

   Elle contenait le courrier clandestin de pas mal d'entre nous, des marks, de l'argent, des adresses de passeurs. . .

   Bref, au moment précis où je prenais la boîte en main pour lire l'inscription, le « Conscrit » s'accroupissait entre mes jambes... par maladresse la boîte m'échappait des mains... elle n'avait pas le temps de toucher le sol, le « Conscrit » me tendait la fausse boîte que je remettais au fouilleur en m'excusant.

   Cette solution évitait de mettre le dispositif d'entrée aux colis en marche, pour faire sauter une seule boîte.

2. — Elle permettait aussi dans le cas d'un empêchement quelconque de faite stocker normalement la boîte en dépôt, et de la récupérer lors d'une prochaine visite intérieure.

3. — Exactement les mêmes éléments, mais en France, ma femme ne prenait pas à dessein, les précautions d'usage pour stériliser le contenu. . Conclusions, la décomposition s'opérait au cours du transport et la boîte arrivait gonflée.

L'Allemand donnait un coup de baïonnette et le gaz terriblement nauséabond s'échappait. Il faisait signe alors, écœuré, d'évacuer la boîte pour la jeter à la poubelle... nous la récupérions par la suite.

Dans les deux cas précités, la boîte de « Marcassin en Sauce » contenait une petite boîte soudée et c'est dans cette dernière qu'étaient enfermés les documents prohibés.
Cette organisation avait beaucoup de souplesse ! Elle ne fut jamais découverte.

En application de la règle (1) énoncée précédemment, je commandais en France, par code, un générateur de courant à manivelle, pour permettre de prendre l'écoute de la radio quand l'Allemagne serait privée de courant... La « Moulinette » (c'est ainsi qu'on appela cet appareil) commandée à Colditz, nous parvint à Lubeck et fut utilisée pendant les derniers mois de la captivité.

Quand la compagnie Française a quitté Colditz pour Lubeck un poste de radio a été enfermé dans l'un des sacs destinés à Lubeck, alors que ces derniers étaient stockés dans le local des colis. Cette opération s'effectua selon le processus habituel, mais le colis de remplacement était alors le vrai colis...

Ce fut ma dernière visite aux colis...

Pour conclure ce chapitre, une chose importante doit être signalée. Le 1er Octobre 1942, trente et un officiers Français étaient mutés à Munster. Je faisais partie du convoi. C'est le « Petit » et le « Conscrit » qui héritèrent de toutes les consignes, des clefs et de mes crochets.

Je m'évadais une nouvelle fois de Munster, le 1er Décembre 1942 exactement deux mois après notre arrivée.

Huit évadés. Trois réussites. Cinq échecs dont le mien et celui de mon ami Pierre Boutard qui était mon coéquipier. Nous avons été pris au cours d'une battue aux sangliers, passés copieusement à tabac, hospitalisés à Sœst... et nous nous retrouvions à Colditz.

« Tu as été bien long à nous revenir... on désespérait de te revoir » me dirent mes camarades de popotte.

J'appris que le poste de radio que « L'Ouragan », « Bébert » et moi avions installé dans la chambre 305, avait été découvert par les Allemands.

Pour moi qui connaissais parfaitement le problème, cette découverte ne pouvait être dûe qu'à une trahison.

Mais ceci est une autre affaire.

Mon camarade « L'Ouragan » évadé avec moi de Munster, mit onze jours pour atteindre Paris... Au départ, il était d'une maigreur squelettique... Il avait par la suite perdu douze kilos, au cours de cette évasion... C'est Madame Boutard, qui le prit en charge à Paris et lui fit faire de faux papiers...

Quant à Pierre Boutard, il est mort à l'hôpital le 15 août 1944.

Au départ de la compagnie Française pour Lubeck, je laissais l'ensemble du matériel et des installations (labo d'écoute dans le grenier, etc...) au Capitaine Dick Howe.

L'un des postes que nous laissions au château avait une lampe défectueuse, une valve CY2... J'avais commandé la rechange en France dans plusieurs directions car il était très difficile de se procurer ce type de lampe mais puisque nous partions pour Lubeck, c'est à ce nouveau camp que les colis me seraient adressés... Un Anglais permuta donc avec un Français... il tenta de s'évader, fut repris, déclina son identité et réintégra le château. Nous lui confiâmes bien entendu la CY2. qu'il camoufla d'une façon très particulière... tellement particulière que je préfère ne pas donner de précisions à ce sujet.

La construction du local d'écoute de notre laboratoire, fera l'objet d'une note ultérieure.

L'écoute de la radio dans le labo Français.

Le soir même de la découverte d'Arthur I, mes camarades qui étaient restés au château, dont le « Petit » et le « Conscrit », mirent Arthur II en service. Il n'y eut donc pas de suspension de communiqué.

Ce poste avait été camouflé dans le grenier Français sous un amoncellement de tuiles cassées. Quand Arthur I a été découvert, les fouilleurs passèrent à quelques centimètres du lieu où Arthur II était camouflé.

Une nouvelle équipe d'évasion était arrivée au château. Elle avait pour chef Paul Dugardin, dit « Popol les mains sales » (pour le distinguer de Paul Houdart, le séminariste, que nous appelions « Popol les mains jointes »),

« Popol les mains sales » était un homme extraordinaire, à tous les points de vue. Le « Petit » et le « Conscrit » entrèrent dans son équipe.

Le poste de radio Arthur II fut installé, m'a-t-on dit à mon retour, dans le cabinet du dentiste et l'écoute avait lieu tous les soirs, sauf ceux où notre bon dentiste recevait une visite impromptue.

Les officiers qui étaient au courant du lieu d'écoute, se comptaient sur les doigts d'une main... Cette précaution était excellente car je reconnais que pour Arthur I, je n'avais pas fait tout ce qu'il aurait fallu faire pour garder la cachette secrète.

Dès mon retour, je projetais de fouiller les combles pour essayer de trouver un angle mort, permettant l'installation d'un petit local, bien à nous, où nous pourrions réunir tout notre matériel et travailler en paix.

Avec mes deux fidèles acolytes, nous fixâmes notre choix sur une alvéole triangulaire comprise entre la pente du toit, un mur vertical et un plancher, qui n'était autre que le plafond de la petite salle à manger du troisième étage. Il fallait traverser cette salle à manger pour accéder à la fameuse chambre 305, qui avait joué un rôle si important dans l'exploitation d'Arthur I.

On accédait à ce local par la pointe supérieure du triangle de l'alvéole précédente. Il fallait être très légèrement vêtu pour pouvoir se faufiler par le vide que l'on découvrait en enlevant deux lattes de plancher. Mais à l'époque, nous n'avions pas tendance à l'embonpoint, les rations allemandes nous étant distribuées avec une telle parcimonie !

Le camouflage du labo avait été étudié avec beaucoup de minutie. Nous connaissions assez parfaitement, à force d'habitude, les méthodes d'investigation des Allemands. Notre labo n'était-il pas déjà dans un local « protégé » puisqu'il était situé dans les combles, lesquels nous étaient interdits par une porte métallique, équipée bien entendu d'une serrure cruciforme ?

Les Allemands n'imaginaient pas qu'il nous fût possible de forcer ce barrage... mais, toujours méfiants, ils faisaient tout de même de très nombreuses visites dans les greniers... Nous avions eu beaucoup de chance (il est facile d'en parler avec légèreté quelques vingt-cinq ans plus tard) le jour où nous étions restés coincés le « Petit » et moi dans le grenier français.

Notre service de surveillance nous avait bien signalé l'arrivée des fouilleurs, alors que nous étions en expédition dans le grenier, mais nous n'avions pas eu le temps de regagner le quartier français.

Où se cacher ? Les greniers étaient immenses certes, mais ne servaient pas de débarras, comme c'est fréquemment le cas... les planchers étaient absolument nus, et au dessus de nos têtes il n'y avait que les fermes en bois de la charpente... Nous étions donc pris dans une souricière.

Je serais incapable de dire lequel de nous deux a eu l'idée de monter dans les fermes, mais en quelques secondes, nous étions l'un et l'autre debouts et immobiles le long des pièces maîtresses de la charpente. Il ne s'agissait que de relever la tête pour nous voir... Les fouilleurs étaient trop occupés à regarder par terre... Ils ne nous ont pas vus... Par contre nous avons pu les observer...

Dès qu'ils eurent refermé la porte derrière eux, le « Grand Noir » (qui était le fouilleur que je craignais le plus, car il me suspectait d'une façon visible et terriblement gênante), sortit un double mètre de sa poche, et, aidé de son camarade, il mesura la distance d'un chiffon « oublié » sur le plancher, par rapport à la porte en fer et au mur voisin.

Nous l'avions bien vu ce chiffon, mais j'avais donné l'ordre qu'on n'y touchât pas... Une espèce de consigne intuitive que j'avais donnée, croyant que je prenais là un luxe de précautions !

Les deux fouilleurs examinèrent ensuite le plancher du grenier, au voisinage de la porte en fer et dans les zones de passage obligé, tentant d'y déceler des traces de pas... Là encore la précaution, que nous prenions à chaque visite de saupoudrer les planchers avec de la poussière prélevée sur les poutres, n'avait pas été vaine !

Je suis incapable de préciser la durée de notre attente, tous nerfs tendus, avec la crainte d'être transformés en quelques secondes en cibles à pistolet... par contre, je me souviens très bien de la tête de nos camarades, quand ils nous virent ressortir sains et saufs de cette aventure.

Notre labo avait d'abord été tapissé de couvertures, pour le préserver à la fois du froid, de la lumière et du bruit. Ensuite, nous n'avions pas négligé notre sécurité.

Nous avions découpé, dans le lattis qui constituait notre plancher, donc le plafond de la salle à manger, tous les chevrons qui auraient empêché le passage d'un homme, sur une section d'environ 50 centimètres. Nous avions mis par dessus le cadre carré de ce passage éventuel, un morceau de poutre qui avait été découpé sous le plancher de la chapelle. Il nous servait de repose pieds, mais il devait surtout nous permettre d'enfoncer rapidement le lattis, pour faire la brèche facilitant notre fuite, dans le cas où nous aurions été découverts. Nous devions tomber alors sur l'armoire de popotte, qui avait été déplacée à cet effet.

Une porte de W.-C. récupérée au rez-de-chaussée, avait été installée horizontalement, elle nous servait de table. Nous avions aussi deux tabourets.

Nous n'avions pas oublié bien sûr, une petite décoration sur les tentures, mais seulement quand fut terminée l'installation électrique...

Le courant était prélevé sur l'éclairage de la petite salle à manger. L'interrupteur avait été remplacé par un interrupteur « va-et-vient » que nous avions bricolé nous-mêmes :

— une position correspondait à l'extinction de la lampe,
— une seconde à l'allumage du réfectoire,
— une troisième à l'allumage du labo,
— une quatrième à l'allumage du labo, le réfectoire étant éteint.

En cas d'alerte, il ne suffisait que de manœuvrer l'interrupteur avec un certain code et à le disposer dans la position qui coupait l'éclairage du labo...

L'alerte devait être donnée par le service de « pet » (surveillance) qui était en fonction dans le local d'aspiration du ventilateur de l'orgue de la chapelle.

Nos camarades pensaient que le poste était dans les parages de ce petit réduit... alors que finalement, il en était très éloigné et ce n'est qu'indirectement que l'alerte nous était communiquée. Combien de plaintes de camarades ai-je enregistrées ?... « Tout le monde sait, à un poil près, où se trouve le poste, vous finirez par vous faire pincer ». Ce raisonnement nous réjouissait.

En quelques semaines, le labo fut complètement aménagé ! Nous étions un très petit nombre à l'avoir construit : Pierre Boutard (aménagement intérieur, tapisserie, décoration : car il avait beaucoup de goût), le « Petit », le « Conscrit » et moi. En plus de nous, l'existence du labo n'était connue que par les camarades qui prenaient l'écoute... Ce brave Aigouy, qui ne revit jamais la France... Le commandant Cazabat, qu'au titre de chef des évasions de la compagnie française, revenait l'honneur de faire connaissance avec le labo,

Sa visite, son unique visite, avait manqué mal se terminer ! Nous étions côte à côte dans le labo... A l'écoute... « Ici, Londres, les Français parlent aux Français... » quand, tout à coup, la lumière s'éteignit trois fois et ne se ralluma plus.

Je pensais que l'équipe de « Pet » nous faisait une farce... mais il n'en était rien... elle aurait été de très mauvais goût, car nous entendions très distinctement trifouiller au dessus de nos têtes.

Nous observions le silence le plus complet... mais savez-vous que lorsque l'on est attentif et anxieux, on déglutine, on avale sa salive... et que cette espèce de gargouillis, venant du fond de la gorge, semble provoquer un bruit infernal ? A un certain moment, je passais sous la table, dégageais la trappe carrée, prêt à défoncer le lattis !... puis la lumière se ralluma... les boches étaient repartis.

Le commandant s'était fort bien comporté... mais il faut reconnaître que pour une première visite, il avait été particulièrement gâté.

Nous suivions sur des cartes de fortune, épinglées aux tentures, les fluctuations des différents fronts militaires... A une certaine époque, les boches filaient sur l'Est en écrasant tout sur leur passage... puis le front se stabilisa. . puis, enfin, le reflux s'amorça..

Nous eûmes la chance de pouvoir accrocher un poste émetteur Russe... Hélas, nous ne comprenions pas un traître mot. L'un de nos camarades, Russe par son père, nous vint en aide.. Lui comprenait... et ce qu'il comprit nous combla d'aise.

La réception était bonne, nous étions sur la bonne longueur d'onde, mais notre interprète, ne nous fut d'aucun secours pendant un certain temps car nous ne percevions que des bruits bizarres, incompréhensibles, puisqu'aucune parole n'était prononcée...

Le bruit sourd que nous entendions était le défilé des premiers milliers de prisonniers Allemands, dans Moscou... Une foule traînant les pieds... puis ce bruit devint moins dense, changea de forme, se transforma en chuintement, à demi couvert par un bruit de moteur... il dura un temps interminable... puis nous entendîmes un rire immense, le rire d'une foule d'hommes montant comme une véritable marée... Après le passage des prisonniers Allemands, les arroseuses municipales aspergèrent l'avenue avec de l'eau contenant du grésil... pour désinfecter et quand la foule comprit, elle rit...

Je mentirai, si je disais que j'oublierai un jour le rire de cette foule...

Nous fîmes appel une autre fois à notre traducteur... Tous les soirs, à la même heure, nous entendions parler russe, puis un Allemand se présentait, déclinait ses grades et qualités pendant trente secondes environ... une pause silencieuse, puis nous entendions très distinctement un tir d'arme automatique !

Le speaker Russe faisait monter sur un podium, un officier Allemand... le sommait de se présenter... la présentation terminée, il était abattu d'une rafale de mitraillette...

Quand en juillet 1943, la compagnie française quitta Colditz, pour Lubeck, je passais les consignes au Capitaine Dick Howe.

Vingt ans après, je réunissais un certain nombre de camarades pour une visite à Colditz. Notre expédition comprenait trente-deux personnes, dont les femmes et les enfants de certains d'entre nous.

Je retrouvais intact, notre labo, que les Anglais avaient réussi à utiliser jusqu'à la dernière minute...

A titre anecdotique.

Les clefs spéciales et les crochets qui pemettaient d'ouvrir les portes, étaient camouflés dans les pieds de lits, que nous avions creusés à cet effet. Un tampon en bois bouchait l'orifice, et la qualité du camouflage était telle, que le lit, même retourné, ne livrait pas son secret.

J'ai précisé que j'étais particulièrement suspecté ... J'étais emmené fréquemment à la Commandantur pour y subir une fouille corporelle, excessivement minutieuse... Cette cérémonie se terminait toujours par un conseil, une mise en garde, sur un ton très paternel.

Je connais actuellement les raisons de l'attitude des Allemands à mon sujet, mais à l'époque je me posais des questions bien sûr, mais je faisais en sorte de ne jamais rien avoir sur moi ou dans mes poches... C'était plus prudent...

Le «Grand Noir» me portait un intérêt particulier. A deux reprises, nous eûmes une petite histoire sans parole...

Une nuit, à une heure fort avancée, j'étais de surveillance à la fenêtre du rez-de-chaussée français, celle qui était située au-dessus des prisons et qui permettait d'observer la porte principale d'accès au Schloss. Je vis arriver l'équipe des fouilleurs : en tenue de treillis et en espadrilles... Je suivis leurs allées et venues, puis je les perdis de vue.

Craignant de les voir faire irruption dans la salle où je me trouvais, je m'approchais de de notre armoire de popotte et l'ouvrais pour me donner une contenance. Cette salle était faiblement éclairée par le reflet des projecteurs... Je vis s'ouvrir la porte en fer donnant sur l'escalier.

Je prenais une tasse en faïence au moment où le «Grand Noir» dirigeait le faisceau de sa torche électrique sur moi. Je me mis à faire tourner ma tasse avec ma main, comme on le fait habituellement pour prendre un cachet d'aspirine par exemple, mais au moment même, où j'allais porter la tasse à mes lèvres, le «Grand Noir» en éclairait le contenu... la tasse était vide...

A quelques jours de là, au même endroit, dans les mêmes conditions, pressentant que les fouilleurs allaient entrer et me surprendre, je me dirigeais vers l'urinoir pour donner l'impression que j'allais satisfaire un besoin naturel. La torche du «Grand Noir» se braqua sur mon pipi... Hélas, il ne me fut pas possible de me soulager d'une seule goutte... je rengainais mon zizi et regagnais ma chambre.

Pourquoi Arthur IV est-il arrivé en plusieurs colis?

Nous avions la possibilité de laisser les boîtes en dépôts... et nous disposions de l'accès aux colis. Cette solution était donc très heureuse car elle permettait de choisir le moment propice pour entrer dans le local des colis et en retirer les boîtes, alors que le colis du type «dynamite» exigeait qu'on aille le faire sauter dans les vingt-quatre heures, ce qui était parfois très difficile.

Fait à Aix-en-Provence,

le 17 juillet 1970.